

# La complexité retrouvée de Romain Rolland

par Jean Lacoste

O n sait que Proust, dans les dernières pages de son *Contre Sainte-Beuve*, adresse à Romain Rolland, à sa démarche d'écrivain, de sévères critiques. L'auteur de *Jean-Christophe*, dit-il, « continue à entasser banalités sur banalités (...) dans une œuvre de recherche et non de trouvaille ». De fait, l'attention, légitime, qui est aujourd'hui portée à la vie de Romain Rolland, à sa personnalité publique, à sa correspondance, il est vrai si variée et si substantielle, ne doit pas dissuader de poser la question de sa valeur comme écrivain, et d'abord comme écrivain *moderne*, avec ce que cela comporte de complexité. Il faut donc saluer comme il convient le remarquable travail d'une jeune normalienne, **Agnès Franconnet**, qui, dans un « mémoire de maîtrise » de Paris IV-Sorbonne (juin 2003), d'une étonnante maturité, a, en quelque sorte, relevé le gant de la condamnation proustienne en étudiant « *l'écriture du souvenir chez Romain Rolland : variations, ruptures, réécritures* ». Dirigé par le professeur Jean-Yves Tadié, l'éminent spécialiste de Proust, le mémoire étudie avec les instruments nouveaux de l'analyse littéraire le passage, toujours mystérieux, de l'événement consigné dans un journal au souvenir des mémoires, et de la réminiscence à l'épisode de l'œuvre de fiction. Certes, un lecteur profane pourrait être désarçonné ou rebuté par l'emploi du vocabulaire technique de la critique littéraire la plus avancée (« intertextualité », « référentialité », « écrits mémoriels », etc.). C'est la loi du genre et sans doute, d'une certaine manière, le prix à payer pour retrouver la complexité méconnue de l'écriture de la mémoire chez Romain Rolland, notamment grâce à la confrontation d'un corpus limité d'œuvres publiées (*Le Voyage intérieur* de 1942, *Mémoires et fragments du Journal*) avec les manuscrits du Fonds Romain Rolland.

Agnès Franconnet met ainsi en lumière ce qu'elle appelle « le mouvement paradoxal de l'écriture rollandienne », qui va « de destruction en réécriture et de réécriture en variations », qui fait alterner les ruptures et le mélancolique ressassement du passé et qui ne semble pouvoir retrouver la fluidité de la mémoi-

re qu'après avoir « caviardé » et remanié les notes au jour le jour des carnets. Ainsi se construit chez Romain Rolland ce que Goethe eût appelé « la pyramide de son existence », faite d'harmonies et de dissonances, d'oublis et de rêveries persistantes. Tout à fait passionnante est la manière dont Agnès Franconnet montre comment Romain Rolland, d'une œuvre à l'autre, d'un genre à l'autre, reprend, en les transformant sans cesse, en les « gauchissant », les souvenirs sans date, les révélations bouleversantes, comme celle, fondatrice, du Janicule, à Rome, les images obsédantes (la sœur morte) et les allusions aux autres magiciens de la mémoire littéraire, comme Rousseau Chateaubriand et Stendhal, et comment il accède ainsi, par ce « double mouvement de rupture et de retrouvailles », à une nouvelle et surprenante « profondeur onirique », voire « hallucinatoire ».

S'agirait-il simplement, dans une « petite critique de mauvaise foi » – pour reprendre une expression de Stendhal –, de dénoncer chez Romain Rolland les inexactitudes du souvenir, l'incertitude des citations et les faiblesses de la mémoire ? Nullement. « Les inexactitudes libèrent le souvenir, écrit Agnès Franconnet, (...) et le font flotter entre les sphères référentielle et poétique. » La confrontation entre la prose quotidienne des *Mémoires* et les « confessions poétiques » du *Voyage intérieur* révèle « la double nature du moi rollandien », partagé entre une existence individuelle, singulière, limitée, dont le journal retrace les épisodes, et un moi plus dépouillé, presque « cosmique », qui, grâce à « l'éclair » de la rencontre avec Spinoza, transcrite dans le *Credo quia verum* de 1887, se sent en « communion directe » avec la « Vie universelle ». D'où l'idée assez belle, et plus proche de Proust qu'il n'y paraît au départ, d'une « mémoire intemporelle », à l'œuvre dans *Le Voyage intérieur*, mais aussi, déjà et exemplairement, dans *Jean-Christophe* : « Dans la trame de la remémoration, Rolland " prend ce qui [l]e flatte", grâce à la mémoire artificielle constituée par ses notes de Journal, sélectionnant les souvenirs à reproduire ou à détruire, mais, subrepticement, à la faveur des souvenirs et des réécritures, s'impose la mémoire intemporelle (...) simultanément conservatrice et formatrice. » C'est finalement la fiction romanesque qui, très tôt, accomplit le vrai travail de remémoration : telle est la conclusion féconde de ce travail universitaire vraiment novateur. Reste à souhaiter qu'il trouve un jour son prolongement dans un essai ou un livre que les rollandiens liront avec la satisfaction de voir frappé de cassation le sévère jugement de Proust.

\*

\* \*